Ringier

DOMO

“On peut tuer un journaliste, pas son récit.”

Il y a près de cinq ans, le journaliste de Ringier Jan Kuciak a été assassiné à cause de son travail d’enquête. Sa collègue Pavla Holcova explique comment, malgré son chagrin, elle a pu achever les recherches de Kuciak.

Magazine d’entreprise
Nº 3/2022

6 – 9

«Je n'ai pas cessé d'analyser ce meurtre»

La journaliste tchèque Pavla Holcova a achevé l'enquête de Jan Kuciak, qui a été assassiné en 2018. Entretien sur la situation en Slovaquie près de cinq ans après le meurtre de son collègue, sur un métier à risque et l'ardeur nécessaire.

10 – 12

Julian Teicke

Dans cet entretien avec DOMO, le fondateur de Wefox raconte pourquoi lui, le Berlinois, aime méditer à la campagne, pourquoi l'acteur américain Ashton Kutcher a investi dans son entreprise et ce qui le lie à Ringier – hormis DeinDeal.ch.

14 – 17

L'engagement social chez Ringier

Quatre initiatives exemplaires en Slovaquie, en Estonie et en Hongrie: des ateliers IT pour jeunes femmes, des soins médicaux au travail, des offres d'emploi pour personnes handicapées et d'autres avec indication précise du salaire pour favoriser l'égalité hommes-femmes.

24

Le bon

Depuis peu, le Groupe Blick mise sur des hackeurs éthiques. Ces derniers fouillent en ligne en quête de failles de sécurité et sont payés quand ils découvrent une lacune. L'un d'eux se nomme Andreas Hauser. Brève interview d'un homme à la profession particulière.

30

Occulté

Dans sa chronique, l'éditeur Michael Ringier rappelle que les médias doivent élucider intégralement les faits et souligne ce qu'il en pense quand ils ne le font pas.

A lire

«Die Herzlichkeit der Vernunft» (La cordialité de la raison) est un de mes livres préférés, j'en possède plusieurs exemplaires de la même édition, au cas où j'en égarerais un. Le dialogue entre les écrivains Ferdinand von Schirach et Alexander Kluge sur Socrate (ou le bonheur de la modestie), Voltaire (ou la liberté par la tolérance) et Kleist (ou la connaissance de l'homme) est plus actuel que jamais et incite à se repenser.

Axel Konjack
Head Global Marketplaces et membre du Group Executive Board de Ringier

« En ces temps globalement compliqués pour l'humanité, les entreprises doivent se montrer créatives, flexibles, mobiles et innovantes. Ringier Serbia est audacieux et agile, ce qui explique que la fondation de **Blic TV** en octobre fut pour nous une démarche logique. La chaîne contient l'ADN de Blic: des informations rapides, claires, récentes et précises et, en outre, des formats de divertissement maison. Qu'une ère nouvelle s'ouvre avec Blic TV! »

Jelena Drakulic
CEO Ringier Serbia

a 10 ans Jobberman Ghana

De beaux chiffres pour l'anniversaire: en dix ans, la plateforme a dénombré 630 000 demandeurs d'emploi et collaboré avec 22 000 employeurs. Elle a enregistré 1 million de sessions (visites sur le site) ces douze derniers mois.

Le savais-tu?

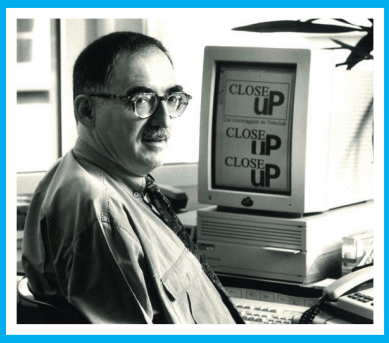
Tout n'était pas mieux avant. De nos jours, les journalistes sont gâtés: avec nos ordinateurs portables, nos smartphones et l'internet, les courriels et l'appareil photo, nous communiquons quand et où nous voulons, même sous forme d'avatars dans le métavers. Communication totale! Du moins aussi longtemps que nous aurons du courant…

Reportons-nous quarante ans en arrière et observons les conditions de travail dans les années 1980, une année riche en nouveautés dans l'histoire de la communication. Voici à quoi cela ressemblait: dans les rédactions Ringier, l'outil de travail habituel était l'Hermes 2000 portable vert clair et, pour les reporters, l'Hermes Baby. Les manuscrits des journalistes devaient être recopiés par les linotypistes puis disposés en colonnes et les épreuves étaient collées ensemble par pages entières. Au Pressehaus, les secrétaires se félicitaient des premières machines à écrire à boule d'IBM avec bande de correction et des élégants modèles Olivetti à écran monochrome et disquette d'enregistrement. Pour obtenir un manuscrit bien propre, on recourait en cas de besoin au Tipp-Ex pour les corrections, au papier carbone pour les copies.

Journaliste star de la formule 1, Roger Benoit, 73 ans, m'a raconté comment, dans les années 1980, il dictait péniblement à une secrétaire, par téléphone, ses reportages de courses sur tous les circuits du monde et épelait: «Regazzoni, avec deux Z comme Zurich.»

Pour la transmission des articles, en principe le fax et le télex suffisaient. Le télex? Un clavier électrique grâce auquel, via une ligne téléphonique particulière, du texte était imprimé sur un rouleau de papier et envoyé au destinataire. Dans toutes les rédactions, on les appelait des «tickers». Ils servaient avant tout à réceptionner les nouvelles de l'ATS et d'AFP. Lors des manifestations sportives, notamment, ils faisaient partie des meubles et l'on pouvait utiliser des cabines dans la plupart des centres postaux. C'est n'est qu'en 2020 que Swisscom a supprimé le service du télex.

La téléphonie mobile en était encore à ses balbutiements. Les PTT proposaient des valises de 12 kilos appelées Natel («nationales Auto-Telefon») aux reporters et aux contremaîtres sur les chantiers et, dès 1987, un modèle plus maniable mais toujours massif. Responsable du département des communications chez Ringier, j'en fus l'un des premiers utilisateurs. Prix: 7500 francs.



Hans Jürg (Fibo) Deutsch en 1998 devant un Mac à grand écran vertical.

Les innovations n'avaient guère la cote, comme l'apprit Hans-Ueli Indermaur, 83 ans aujourd'hui, alors rédacteur en chef du magazine «Tele», lorsqu'il apporta à la rédaction son nouveau PC Macintosh d'Apple acquis à ses frais. Ce Mac était censé faciliter la saisie des textes et leur mise en forme. CEO de Ringier, Heinrich Oswald reçut incontinent un courrier de protestation de la centrale de Zofingue. Le chef du département IT exigeait un blâme et la punition d'Indermaur pour avoir introduit sans autorisation «de l'électronique de divertissement» dans le système Ringier. La sécurité du stockage central des données IBM et ses milliers de données d'abonnés en seraient menacées, le risque économique serait incommensurable. Comme on le constate aujourd'hui avec le triomphe des produits Apple chez Ringier, la mise en garde n'a pas porté ses fruits.

Dans l'entreprise, d'autres pionniers ont eu moins de succès: dans les années 1980, Ringier misa sur un nouveau service d'informations nommé Videotex. Les PTT proposaient à l'aide téléphones spéciaux, d'un clavier et d'un écran intégrés, un annuaire électronique, des plateformes de chat, un courriel, des achats en ligne chez Jelmoli et de l'e-banking en format réduit. Quoique dénuée de possibilités graphiques, cette offre était à bien des égards un précurseur d'internet.

En 1994, Ringier lança l'agence VTX 1818. Avec ses programmes Jelmoli et Reuters, elle remporta deux fois à la foire Videotex de Bâle le Prix du Goldener Monitor. Las, face au succès planétaire d'internet, le Videotex n'avait aucune chance! Son exploitation fut officiellement stoppée le 30 septembre 2000, alors même qu'il avait bel et bien des années d'avance sur son temps.

De nos jours, la commodité d'internet va de soi. Allez savoir comment se seraient développés la communication et ses produits si un charpentier du Tyrol du Sud, Peter Mitterhofer, accessoirement musicien et ventriloque, n'avait pas inventé la machine à écrire en 1886? Son idée du clavier allait devenir plus tard la pierre angulaire et la condition sine qua non de la naissance des calculettes et des ordinateurs. **Fibo Deutsch**

Conseil de balade: le musée national des ordinateurs et de la technique ENTER de Soleure expose une collection unique en Suisse: du premier émetteur radio aux ordinateurs actuels. **enter.ch**

Recoooord

Record du monde: un train long de 1910 mètres traverse le paysage automnal de l'Albula.

Le 30 octobre, Blick TV a diffusé pendant quatre heures le record du monde établi par les Chemins de fer rhétiques: un train de 100 wagons parcourant les 25 kilomètres de la ligne de l'Albula qui fait partie du patrimoine mondial de l'Unesco. Il a fait son entrée dans le «Guinness Book des records». La plus ambitieuse production de l'histoire de Blick TV a engendré des chiffres sensationnels:
Quelque 660 000 vues en live ont été enregistrées. Jusqu'à 51 000 utilisateurs ont admiré parfois simultanément ce record du monde. Blick.ch a compté 1,02 million de VoD ce jour-là. Et le «ticker» sur ce record du monde a été cliqué 500 000 fois.

Pourquoi BrighterMonday Kenya prépare des jeunes au secteur agricole

BrighterMonday entraîne les «soft skills» des jeunes demandeurs d'emploi au Kenya.

La plateforme d'emplois BrighterMonday, qui fait partie de The African Talent Company (TATC), a lancé en mars 2022 en collaboration avec la Deutsche Gesellschaft für internationale Zusammenarbeit (GIZ) l'initiative Agri-Jobs 4 Youth. Le secteur agroalimentaire du Kenya est essentiel, car il assure la subsistance de plus de la moitié de la population et même de 70% dans les campagnes. A hauteur de 22,4%, l'agriculture contribue aussi largement au PIB du pays.
BrighterMonday a réalisé un sondage sur les lacunes de qualification des jeunes demandeurs d'emploi, dont il résulte que les demandeurs d'emploi dans le secteur agroalimentaire manquent de «soft skills». Le projet vise désormais à dispenser une formation complémentaire aux jeunes de 18 à 35 ans et de développer les possibilités d'emploi dans le domaine agricole. Depuis ce printemps, plus de 7000 jeunes se sont inscrits, 54 d'entre eux ont déjà été placés en stage, dans des postes d'apprentissage ou des postes de travail.

« Je n'ai pas cessé d'analyser ce meurtre »

Interview: Nina Huber | Photo: David Konecny

Pavla Holcova, une journaliste d'investigation indépendante tchèque de 41 ans, a terminé le travail de Jan Kuciak, assassiné à 27 ans à cause de son enquête. Elle nous relate ce qui la motive, ce qui la ronge et comment elle voit la situation en Slovaquie près de cinq ans après le meurtre.

L'assassinat du jeune couple a déclenché en Slovaquie une vague de protestations et de solidarité.

21 février 2018: Jan Kuciak et sa fiancée Martina Kusnirova sont froidement abattus à leur domicile. Le meurtre du journaliste ébranle la Slovaquie et déclenche une vague de protestations dans tout le pays. La population réclame le départ du chef de la police, Tibor Gaspar, du ministre de l'Intérieur, Robert Kalinak, et du premier ministre, Robert Fico. Tous quittent leur poste. Jan travaillait pour le site d'information Aktuality, qui faisait alors partie de Ringier Axel Springer Slovaquie et désormais de Ringier Slovakia, et enquêtait sur les douteuses combines des oligarques locaux. Le film «The Killing of a Journalist» retrace méticuleusement l'affaire. Il montre comment fonctionne un système corrompu et quel rôle essentiel, déterminant peut assumer le journalisme. Pavla Holcova est une des protagonistes du documentaire.

Pavla Holcova, vous avez étroitement collaboré avec Jan Kuciak. Qu'avez-vous ressenti quand vous avez appris sa mort?
C'était un lundi matin. J'étais en route pour le bureau quand j'ai reçu un coup de fil. Dans un premier temps, je ne pouvais y croire. Ce n'est qu'à mon arrivée au bureau que mon cerveau a digéré l'information. Peu après, des collègues d'Aktuality m'ont appelée pour m'inciter à demander tout de suite une protection policière. Ce que j'ai fait.

Ensuite vous n'étiez donc plus libre de vos mouvements?
Seulement sous escorte policière. Ils m'ont donné deux jours pour terminer l'article sur lequel j'avais travaillé avec Jan. Il s'agissait de mettre en évidence le lien direct entre la 'Ndrangheta, la plus puissante mafia italienne, et le premier ministre, Robert Fico. De sorte que, au début, la police a soupçonné un membre de la 'Ndrangheta du double assassinat. Ce qui s'est ensuite révélé faux. Et c'est pourquoi elle est partie de l'idée que j'étais menacée moi aussi. La police a compris que l'histoire devait être publiée aussi vite que possible. Puis elle m'a amenée dans un lieu sûr, isolé, en pleine forêt. Et j'ai dû renoncer à mon ordinateur et à mon smartphone.

Dans le documentaire «The Killing of a Journalist», vous dites qu'avec Jan vous aviez rigolé de la menace du probable commanditaire du meurtre, l'homme d'affaires Marian Kocner. Pourquoi ne pensiez-vous pas devoir prendre la menace au sérieux?
Parce que, auparavant, en Slovaquie, il n'était jamais arrivé qu'un journaliste soit tué à cause de son enquête. Nous, les journalistes, nous sommes sans cesse menacés ou faisons l'objet de campagnes de calomnie, ce qui ne signifie pas qu'on s'en prend concrètement à notre intégrité physique.

Vous sentez-vous coresponsable de la mort de Jan?
Oui, en effet. Nous nous reprochons tous de ne pas l'avoir mieux protégé.

D'où vous est venue l'énergie de poursuivre les investigations de Jan malgré votre tristesse et votre colère?
Il m'apparaissait évident que je devais terminer ce travail, sans quoi les autres auraient gagné. Nous avons ainsi montré que l'on peut tuer un journaliste mais pas le récit. Pour mon bien-être psychique, ce fut évidemment une mauvaise idée puisque j'ai été obligée de revenir sans cesse à cet assassinat.

Avez-vous obtenu un soutien psychologique?
Non, à l'époque, j'ai pensé que j'arriverais à gérer. Je voulais comprendre très exactement comment ce forfait avait été exécuté. Or nous ne faisons guère confiance à la police. Pendant dix-huit mois, j'ai perdu toute ma capacité d'émotion. Ce n'est qu'après que j'ai eu besoin d'aide. Un jour, je plantais des fleurs sur mon balcon et là, d'un coup, j'ai senti que mes émotions revenaient. J'ai compris que, pendant tout ce temps, quelque chose ne tournait pas du tout rond chez moi.

Les parents de Jan Kuciak auraient préféré qu'il parle de sport.

Au cinéma Corso de Zurich, c'est une longue salve d'applaudissements. Le Zurich Film Festival a présenté le documentaire «The Killing of a Journalist» un pluvieux mardi soir de septembre. L'exploit du réalisateur du film, Matt Sarnecki, est d'avoir clairement montré combien les intrications mafieuses sont denses en Slovaquie, naguère un Etat exemplaire parmi les membres récents de l'UE. Mais on se sent également proche des gens, du rédacteur en chef Peter Bardy, qui peine toujours à retenir ses larmes quand il évoque Jan, ou du papa qui rappelle: «Nous devions célébrer leur mariage en mai, en lieu et place nous avons eu un enterrement.»

Scène absurde: le premier ministre Robert Fico promet 1 million d'euros pour des renseignements sur le meurtre de Jan Kuciak.

Il y a eu un tournant dans vos investigations en octobre 2019, quand quelqu'un vous a livré des documents confidentiels de la police. Au lieu d'achever l'enquête toute seule, vous avez alors rassemblé une équipe de journalistes. Pourquoi?

J'ai compris que cela permettrait d'arriver plus aisément au but. Après tout, nous avions affaire à 70 térabytes de données! Pour donner un ordre de grandeur, les Panama Papers faisaient à peu près 4 térabytes. Il fallait d'abord rendre ces données utilisables parce qu'on ne s'en sort pas s'il faut chaque fois passer par la ligne de commande pour parvenir aux infos. L'Organized Crime and Corruption Reporting Project (OCCRP) nous a fourni le support technique. Il leur a fallu deux mois pour rendre les données accessibles. Nous les avons alors stockées sur un serveur situé en un lieu secret à l'étranger et avons installé un bureau discret à Bratislava où nous avions accès à ces données. Avec mon collègue Arpad Soltesz, cofondateur de l'Investigative Center of Jan Kuciak (ICJK) en Slovaquie, nous avons décidé de ne rien publier pour éviter d'exercer de la pression sur les autres médias et, au contraire, favoriser la coopération avec tous les autres médias intéressés.

Ce qui est sorti de vos enquêtes est monstrueux: l'ensemble du système était corrompu jusqu'au sommet de l'Etat, à la police et à la justice. Vous n'avez jamais craint que quelqu'un d'autre – ou vous-même – ne soit victime d'un meurtre?

Non, parce que, après l'assassinat de Jan et Martina, il s'est passé quelque chose: les gens sont descendus dans la rue. Ils ont protesté pour nous, les journalistes, et ont soutenu le journalisme indépendant. Sans un tel soutien, je ne crois pas que j'aurais eu la force de continuer.

Comment vous êtes-vous sentie quand Marian Kocner et sa complice Alena Zuzsuova ont été acquittés du chef d'accusation de meurtre sur commande?

Je suis à 100% sûre que Marian Kocner a commandité les meurtres. Il y a eu de gigantesques protestations contre les juges après la publication de la sentence. J'ai alors eu le sentiment que je devais défendre ces juges parce qu'il n'y avait tout simplement pas suffisamment d'éléments de preuve.

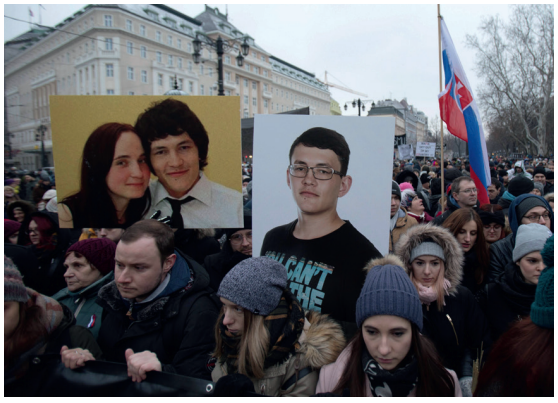
La situation en Slovaquie s'est-elle durablement améliorée?

La situation n'est pas bonne. J'étais en Slovaquie en février et j'y a fait 13 interviews pour comprendre comment le pays avait changé quatre ans après les meurtres. Il semble que l'espoir d'une Slovaquie meilleure se soit évanoui. Le gouvernement actuel prend de mauvaises décisions, il est incompétent. Si ça continue, il y a de très fortes chances pour que le parti d'opposition SMER-SD, dirigé par l'ex-premier ministre Robert Fico, revienne au pouvoir.

«The Killing of a Journalist» signale en conclusion que l'homme d'affaires Marian Kocner finit en prison pour fraude fiscale mais est acquitté de l'accusation d'avoir commandité des meurtres. Depuis lors, il est accusé de trois autres meurtres où l'on reconnaît des indices fort ressemblants au cas Jan Kuciak. Il y a désormais plus de chances pour qu'il soit finalement jugé pour le meurtre de Kuciak.

Juin 2021: la Cour constitutionnelle slovaque annule l'acquittement de Kocner. L'avocat de la famille Kuciak embrasse Pavla Holcova. A droite, le rédacteur en chef d'Aktuality, Peter Bardy.

> «Je ne suis pas prête à vivre dans la peur et à me cacher à la cave.»
>
> Pavla Holcova, journaliste



Après l'assassinat du journaliste Jan Kuciak, les gens sont descendus en masse dans la rue pour exiger la démission du gouvernement.

Les prochaines élections sont prévues en 2024. Les sondages donnent actuellement le SMER-SD gagnant. Qu'est-ce que cela signifierait pour le pays?

Les médias doivent clairement s'attendre à une vengeance et à des mesures de censure.

Dans le film, on vous voit comme une combattante pour Jan et sa famille. Mais aussi pour la vérité et une meilleure situation du pays. Comment décririez-vous votre rôle?

En tout cas pas comme un combat. Ma tâche consiste à rendre les informations accessibles aux gens afin qu'ils puissent prendre les bonnes décisions.

Etes-vous devenue plus méfiante depuis le meurtre?

Oui, un peu. Mais je ne suis pas prête à vivre dans la peur et à me cacher à la cave. C'est tout simplement un risque qui fait partie du boulot.

Est-ce que parfois vous souhaiteriez avoir choisi un autre métier?

Oui, tous les vendredis! Dans ce métier, il n'y a pas de pauses. Mais mon travail donne du sens. A part ça, j'adore ces moments particuliers où une enquête finit par se conclure.

Comment choisissez-vous en général vos sujets?

Je dispose d'un vaste réseau international. Souvent des collègues me proposent un sujet où quelque chose ne joue pas. Nous fouillons alors assez longtemps pour découvrir ce qui cloche.

Par le passé, vous vous êtes fait passer pour une prostituée pour infiltrer une prison au Pérou et obtenir l'interview du chef d'un réseau américano-serbe de trafic de drogue. Qu'est-ce qui vous motive?

J'aimerais comprendre comment fonctionne le monde. Je suis fondamentalement très curieuse. Et je suis entourée de gens merveilleux, la famille, les amis, les collègues, qui sont tout aussi passionnés d'enquêtes que moi.

En dépit de tout, êtes-vous une optimiste?

Oh oui!

C'est vite dit. Qu'est-ce qui vous donne à croire que le monde va vers le mieux?

Pour ce qui me concerne, je ne peux qu'essayer de donner le meilleur de moi-même. Et j'y vois deux aspects: d'une part, nous devons tout donner pour que les gens sachent ce qu'ils ont à faire pour rendre le monde meilleur; d'autre part, une fois que nous avons informé, au moins personne ne pourra dire qu'on ne savait rien de tout ça.•

JULIAN **TEICKE**

La société d'assurances germano-suisse Wefox passe pour un poids lourd dans le monde des start-up. Même l'acteur américain Ashton Kutcher compte au nombre de ses investisseurs. Son cofondateur Julian Teicke raconte ici comment un moment de gêne l'a encouragé à créer l'entreprise. Et ce que le mutisme et l'air de la campagne ont à voir avec le succès.

Interview: René Haenig
Photo: Christian Krinninger, Thomas Buchwalder

Julian Teicke, quand êtes-vous allé à la campagne pour la dernière fois?
Professionnellement, il y a deux semaines, pour une journée au Liechtenstein, ce qui est très campagnard pour moi qui habite Berlin. J'ai aussi passé plusieurs jours à la campagne en famille il y a deux mois, chez mes beaux-parents. Ils habitent une ferme dans le Mecklembourg-Poméranie-Occidentale.

Je pose la question parce qu'on dit que vous partez une fois par mois à la campagne avec un coach personnel pour définir vos objectifs.
C'est vrai. Je suis récemment allé à la campagne avec mon coach pour une retraite de méditation de trois jours.

Et de quoi avez-vous parlé?
De rien. C'était une méditation silencieuse.

Alors ça ne vous a rien apporté du tout.
Si, cela m'a procuré de la clarté mentale sur mes priorités professionnelles et privées afin d'être plus heureux et de mieux réussir. Ce coaching me procure un espace où je peux classer et mettre à l'abri les impressions que je collecte durant la journée, de manière à organiser posément les conclusions que j'en tire, à éviter d'agir à coups d'automatismes dans une perspective de tunnel et de commettre des erreurs au quotidien.

Naguère vous ne vouliez rien avoir à faire avec les assurances. Pourquoi?
Mon père travaillait dans le secteur et, quand j'étais enfant, il m'emmenait parfois à ces réunions d'entreprise où des gens sont appelés sur la scène pour se voir offrir une montre ou un voyage. Cela m'a à chaque fois donné un sentiment de gêne et je ne me suis pas fait une idée très positive du monde de l'assurance.

Et vous avez quand même cofondé en 2015 la société d'assurances Wefox…
Ce n'était pas voulu, c'était le destin. Après la vente de DeinDeal.ch à Ringier, je me suis demandé ce que j'allais faire. Mon collègue cofondateur pensait que l'assurance était un marché intéressant, tandis que ma première réaction fut: «Je ne veux rien avoir à faire avec ça!»

Et alors?
Il m'a dit: «Julian, tout ce que je souhaite, c'est une demi-heure de brainstorming avec toi.» Puis nous avons parlé de technologies et d'assurances avec un possible financeur et, au début, je ne comprenais pas vraiment de quoi il était question. Et tout à coup, Dario (ndlr: Dario Fazlic, cofondateur de Wefox) m'a dit que je toucherais 10% pour 300 000 francs et m'a serré la main. J'étais interloqué, je me demandais: «Que se passe-t-il?» Nous n'avions aucune idée, aucune équipe, rien du tout. C'est ainsi que ça a commencé. J'ai appelé mon père pour lui demander si, plus jeune, il aborderait l'industrie de l'assurance. Ce fut vraiment passionnant, il m'a donné quelques conseils qui m'ont aidé à mettre en place Wefox.

A quel point l'entreprise est-elle profitable aujourd'hui, après sept ans?
Nous atteignons aujourd'hui un chiffre d'affaires autour de 600 millions d'euros; nous entendons franchir la barre du milliard en 2023 et atteindre la profitabilité.

En 2015, Julian Teicke a vendu ses parts de DeinDeal.ch à Ringier. Depuis, il est un ami de Marc Walder.

Combien de clients payants Wefox compte-t-elle aujourd'hui?

Plus de 2 millions.

Mais vous en ambitionnez bien davantage.

Oui, pour nous il s'agit de dépasser dans les dix ans les dinosaures de la branche – comme nous les appelons – aussi bien en termes de chiffre d'affaires que de profitabilité et de nombre de clients. Nos modèles sont Axa et Allianz, et l'on parle là de centaines de millions de clients. Je dis toujours que nous en sommes au premier kilomètre d'un marathon. Nous sommes déjà bien placés mais il y a encore beaucoup de route devant nous.

On sent un peu partout une tendance à dévaloriser les jeunes entreprises. Wefox semble y échapper. Comment l'expliquez-vous?

Je crois que cela tient au fait que nous sommes très proches du seuil de profitabilité. Ces dernières années, bien des entreprises ont annoncé qu'elles sont en croissance et peu importe le coût parce qu'elles reçoivent de l'argent en tout temps. Nous, nous gérons mieux, nous ne faisons que des choses qui ont du sens. Nous voulons aussi croître beaucoup, mais pas à n'importe quel prix. C'est pourquoi nous avons joui dès le début d'une appréciation plus saine de notre entreprise.

Vous entendez même exploiter la situation mondiale tendue pour croître encore plus agressivement. Comment?

Nous voyons une opportunité dans la crise actuelle. L'un des points les plus importants de l'internationalisation que nous planifions est de toujours travailler avec des partenaires locaux. Comme les prix ont fortement baissé, nous avons la possibilité de sauter sur des occasions à moindre prix et d'accélérer notre expansion.

Pour son dernier tour de table, Wefox a collecté 400 millions de dollars de plus en capitaux propres et étrangers. Comment vous y prenez-vous pour séduire les financeurs?

Les financeurs investissent chez nous parce qu'ils sont convaincus qu'ils en tireront des revenus élevés, qu'ils savent que notre entreprise est sous-évaluée par rapport à son potentiel et qu'ils croient fermement en nous. Nous ne leur faisons donc pas les poches mais veillons à ce qu'ils gagnent bien assez d'argent.

Wefox est désormais valorisée à 4,5 milliards de dollars. Pour vous, c'est correct ou est-ce que cela vaut plus?

C'est une valorisation saine, quand bien même je suis convaincu qu'il y a encore de la marge, surtout quand je regarde des entreprises comparables et leurs taux de croissance.

On dit que vous avez même persuadé l'acteur américain Ashton Kutcher d'investir dans Wefox. C'est vrai?

Oui, il est arrivé chez nous quand l'entreprise était valorisée 400 millions d'euros.

Comment avez-vous réussi ça?

Ça s'est passé par l'intermédiaire d'un de nos investisseurs, qu'Ashton a rencontré lors d'une course de formule 1 à Bucarest, ce qui a abouti à un rendez-vous avec moi. Nous nous sommes rencontrés au Soho House de Berlin, où il séjournait avec son épouse et ses enfants. Nous nous sommes sympathiquement entretenus pendant une heure et demie, nous avons parlé de Wefox mais aussi de moi et de mes convictions d'entrepreneur. Le courant a bien passé, ensuite, c'est allé très vite jusqu'à ce qu'il investisse.

La start-up Wefox bouleverse complètement la branche des assurances.

Julian Teicke et son épouse Elisabeth von Stackelberg-Teicke lors d'une manifestation au Musée juif de Berlin.

Qui est Julian Teicke

Né et élevé à Berlin, Julian Teicke, 36 ans, y a fréquenté la John F. Kennedy School et a étudié un semestre aux Etats-Unis. Son père Hartmut est un Berlinois de souche, sa mère a des racines américaines. Julian est l'aîné de trois enfants, tous fondateurs de start-up. Son frère Nicklas travaille dans les technologies médicales, sa sœur Mavi dirige une société de colocation et de coworking. Il est marié avec Lisi, dont il a fait la connaissance à l'école il y a dix-huit ans: «J'avais 17 ans!» Le couple a une fillette de 2 ans et habite non loin du Kurfürstendamm à Berlin. Julian Teicke, qui se décrit comme un type «très émotif», se lève tous les matins à 6 heures pour méditer et, trois ou quatre fois par semaine, un entraîneur de fitness sonne à la porte juste après. «De sorte que je n'ai aucune excuse.» Pendant ses loisirs, il aime suivre le football, notamment les matchs de l'Union Berlin au stade An der alten Försterei. «Il y a toujours une super ambiance!» Pour le ski («J'ai hélas peu de temps pour ça»), il se rend à Kitzbühel, où habite la grand-mère de son épouse. Il est en Suisse au minimum deux fois par mois. Le fondateur de Wefox possède actuellement huit assurances pour lesquelles il paie mensuellement 1300 euros.

Wefox est présente en Allemagne, en Pologne, en Autriche, en Suisse et en Italie. Pouvez-vous quantifier cette présence?

Les plus grands marchés sont l'Allemagne, la Suisse et l'Italie. L'Autriche et la Pologne suivent avec un certain écart. Et prochainement nous démarrons aux Pays-Bas.

Combien Wefox compte-t-elle désormais de collaborateurs?

1340. En 2015, nous avons commencé à deux.

Cette croissance vous vaut-elle parfois des nuits d'insomnie?

J'ai un sens des responsabilités très élevé, je pense souvent le matin au nombre de personnes qui travaillent pour Wefox et financent de la sorte leur vie et celle de leur famille. Cette pensée me rend humble et m'aide à garder à l'esprit combien il importe de prendre les bonnes décisions. En tant qu'entrepreneur, je suis là pour proposer à d'autres une possibilité de croître dans leur sphère personnelle. C'est de loin ce qui me motive le plus et c'est pourquoi les collaborateurs m'importent énormément. Pour revenir à votre question, cette responsabilité ne me vaut pas des nuits d'insomnie mais elle me trotte toujours dans la tête.

Est-ce aussi pour cette raison que vous investissez un montant à sept chiffres dans la formation continue de vos collaborateurs?

Oui. Chez nous, chaque cadre dispose d'un coach personnel et tous les autres collaborateurs ont accès à des coachings, des thérapies et des formations complémentaires.

Et qu'en disent vos financeurs?

Les financeurs qui s'engagent chez nous doivent comprendre qu'un investissement dans les collaborateurs est un investissement dans l'entreprise. Il existe un rapport direct entre le développement personnel d'un collaborateur et le rendement qu'il crée pour l'entreprise.

En 2015, vous avez vendu DeinDeal.ch à Ringier. Reste-t-il quelque chose qui vous relie toujours à cet éditeur?

Oui, une véritable amitié avec Marc Walder. Et une grande gratitude. Avec DeinDeal.ch, je faisais mes premiers pas d'entrepreneur, il est arrivé que je fasse des erreurs dans un modèle d'affaires en croissance rapide au milieu d'un marché contrôlable. Ce fut la base qui m'a permis de développer l'assurance nécessaire à la construction de Wefox.

12 questions à Michaela Choudury

Combien de portails d'emploi le Groupe Ringier anime-t-il?
Nous animons 14 portails dans 11 pays.

Combien de personnes travaillent chez Ringier dans le secteur Digital Marketplaces Jobs?
Environ 1000.

Jobs.ch attire l'attention par sa nouvelle campagne «Hör auf zu arbeiten. Love what you do». Quelle est l'idée?
En Suisse, seulement 40% des employés aiment leur job. L'objectif de la nouvelle campagne de Jobs.ch est d'aider les salariés à être heureux dans leur travail et de leur permettre de dénicher l'emploi rêvé.

Combien d'offres d'emploi affichent le salaire et quel avantage cela représente-t-il?
En Suisse, c'est moins de 5%, en Roumanie 15%, chez CV Keskus, en Estonie, c'est désormais autour de 34%.
Les offres d'emploi avec indication du salaire sont lues par 40% d'utilisateurs de plus et cette indication augmente le nombre de candidatures appropriées.

Combien d'emplois au total ont-ils été proposés en 2021 sur les sites d'emploi de Ringier?
En 2021, nous avons affiché plus de 1 000 000 offres d'emploi payantes sur nos plateformes. En 2022, nous allons encore fortement augmenter ce nombre.

Quel est le nombre d'utilisateurs uniques?
Nos sites d'emploi enregistrent chaque année plus de 300 000 000 visites pour plus de 8 000 000 utilisateurs uniques.

Jobberman, qui fait partie de The African Talent Company (TATC), soutient les jeunes gens au Nigeria. Quels sont ses résultats?
Depuis 2020, par des entraînements ciblés, nous avons préparé plus de 650 000 jeunes talents en Afrique à entrer dans la vie professionnelle et aidé près de 200 000 talents à trouver un emploi. Avec la Mastercard Foundation en guise de partenaire, Jobberman Nigeria espère former 1 000 000 jeunes gens d'ici à 2025.

Michaela Choudury est Head of Jobs chez Ringier depuis juin 2020. Elle garde donc une vue d'ensemble sur plus de 1 000 000 offres d'emploi sur 14 portails dans 11 pays. Dans cet entretien, elle nous révèle en outre pourquoi elle possède plus de 30 raquettes de tennis.

Dans combien de pays avez-vous vécu?
Dans 5. Je suis née en Slovaquie, j'ai grandi en Allemagne, j'ai vécu six mois à Hongkong et six mois aux Etats-Unis et, depuis 2009, j'habite en Suisse.

Combien de temps avez-vous étudié?
5 ans à l'Université de Mannheim pour mon master, puis 4 ans à l'Université de Saint-Gall/Stanford pour mon doctorat. La plupart du temps, j'ai travaillé à côté pour acquérir des compétences pratiques.

Vous avez coécrit l'ouvrage «The Business Model Navigator». Combien d'exemplaires en ont-ils été vendus?
Le bouquin a franchi la barre des 100 000 ventes il y a quelques années. Ensuite, je n'ai pas suivi. Mais il a désormais été traduit en 12 langues.

Avez-vous une passion?
Je possède plus de 30 raquettes de tennis. C'est un reliquat de mon passé de sportive de compétition.

A quel rythme vous retrouvez-vous aujourd'hui encore sur les courts de tennis?
Je consacre l'essentiel de mes loisirs à mon fils de 4 ans et à mon mari. Pour le reste, j'aime voyager et j'ai déjà visité 48 pays sur cette planète.

Initiatives exemplaires pour plus d'humanité

Quatre exemples de l'engagement social au sein du Groupe Ringier: des ateliers IT pour femmes et jeunes filles chez Ringier Slovakia, des soins médicaux gratuits chez Ringier Hungary, une campagne pour l'intégration des personnes handicapées chez Profession.hu en Hongrie et une initiative pour une meilleure égalité des salaires chez CV Keskus en Estonie.

«You Too in IT», Ringier Slovakia

Depuis 2017, Ringier Slovakia soutient le projet «Aj Ty v IT» («Toi aussi dans les IT») comme partenaire média et propose dans ce cadre des ateliers pour femmes et jeunes filles dans les locaux de Ringier. Cela se passe dans la région de Žilina, dont la prestigieuse université recense beaucoup d'étudiants en technologies et où sont nés, par conséquent, nombre de hubs et d'entreprises IT. «Une fois l'an, nous ouvrons nos portes et invitons un groupe de lycéennes pour leur montrer qui nous sommes et comment nous travaillons, afin de faire passer le message que les IT ne sont pas un domaine réservé aux hommes», explique Tomáš Doubrava, responsable RH chez Ringier Slovakia. Quatre heures durant, ils fabriquent avec les étudiantes un site web imaginaire de la première idée jusqu'au prototype final. «Après cette journée, les étudiantes se représentent mieux ce dont nous avons besoin pour créer un nouveau produit, comment le web fonctionne et ce que recèle chaque processus de développement.» Le but: attirer plus de femmes dans l'entreprise. Car Tomáš Doubrava le constate: «Depuis qu'il y a plus de femmes dans notre équipe IT, non seulement l'ambiance s'est améliorée mais nous sommes aussi devenus plus innovants parce que nous bénéficions d'opinions et d'approches de solutions plus diverses.»

Ringier Slovakia organise une fois l'an des ateliers IT pour les lycéennes.

Soins médicaux maison
chez Ringier Hungary

Le siège principal de Ringier Hungary abrite une structure dont très peu d'entreprises peuvent se targuer: depuis plus de vingt ans, une équipe médicale est à la disposition des collaborateurs. Cela signifie non seulement qu'une assistante médicale est sur place tous les jours mais aussi qu'une consultation d'une heure par un médecin a lieu deux fois par semaine. Outre les premiers secours, les collaborateurs ont droit à un examen annuel gratuit et à des prestations supplémentaires du genre examen préventif de santé du travail, tests covid, ECG, surveillance de la glycémie et vaccinations. Deux fois par semaine sont proposés des massages thérapeutiques que l'on peut obtenir à un tarif réduit. En bénéficient non seulement les collègues de Ringier Hungary Media mais aussi tous ceux qui travaillent pour le portail d'emplois Profession.hu.

«Il n'est pas aisé de combiner des examens médicaux avec les autres tâches quotidiennes: travail, ménage, enfants, sport. Il n'y a plus de temps pour le médecin. Avec ces soins de santé, nous libérons les gens d'un poids. Ainsi, non seulement nous contribuons à un meilleur équilibre travail-vie privée, mais aussi au bien-être physique de nos collaborateurs. Pour nous, leur santé est prioritaire.»

Zsuzsanna Lévai, responsable RH Ringier Hungary

En haut: la D^re^ Réka Fehér traite un collaborateur.
A droite: la D^re^ Réka Fehér (à g.), spécialiste en médecine du travail, médecin généraliste et physiothérapeute, et Marianna Fekésháziné, assistante médicale spécialisée en médecine du travail, pneumologie et allergologie, masseuse thérapeutique, veillent depuis quatorze ans sur la santé des employés.

«The Human Side»: procurer un travail aux personnes handicapées, Profession.hu

Avec la première vague de covid, rien qu'en Hongrie 116 000 personnes ont perdu leur emploi. La plateforme d'emploi Profession.hu, qui appartient à Ringier Hungary, a réagi au quart de tour: la campagne «Lifebelt» qui s'adresse à une main-d'œuvre non qualifiée a été créée dès fin mars 2020. En juin, elle a été complétée par un mémento interactif de recherche d'emploi qui a aidé plus de 60 000 personnes à dénicher un nouveau job, souvent hors de leur qualification ou expériences antérieures. Il en est né un premier projet nommé «Az emberi oldal», ce qui signifie aussi bien «page humaine» que «site web humain». Il s'agissait de créer un instrument pour les demandeurs d'emploi qui résume les informations essentielles sur les évolutions professionnelles et aide les gens à faire les démarches nécessaires.

En 2022, «The Human Side» met l'accent sur les personnes handicapées. Selon l'office de statistiques, 460 000 personnes handicapées vivent en Hongrie. Le moment du lancement de cette campagne est idéal parce que l'on constate une pénurie de main-d'œuvre dans presque tous les secteurs du marché du travail hongrois et que des conditions fiscales plus avantageuses encouragent l'intégration d'employés handicapés. En compagnie de la fondation KézenFogva («Main dans la main»), qui se mobilise depuis 1993 pour une société tolérante au sein de laquelle les personnes handicapées peuvent vivre dans la dignité, Profession.hu voudrait favoriser le lien entre employeurs et chômeurs handicapés. Balázs Varga, Marketing Director chez Profession.hu, explique comment cela fonctionne: «Depuis février, nous avons donné aux entreprises la possibilité de publier sur Profession.hu toutes les offres d'emploi destinées à des personnes handicapées au prix d'un seul forint.» (Le forint hongrois vaut environ 0,25 centime.)

En haut: Vali travaille comme tatoueuse malgré un bras handicapé.
En bas: Gyula est aveugle mais travaille comme conseiller à la clientèle.

Initiative pour l'égalité entre demandeurs d'emploi chez CV Keskus, Estonie

L'objectif de l'initiative de l'entreprise de recrutement CV Keskus, active dans les technologies, est d'accroître pour les demandeurs d'emploi l'égalité des chances dans les négociations de salaire, les emplois proposés étant publiés avec l'indication du salaire. En Estonie, environ un quart des offres d'emploi mentionnent le salaire. En Suisse, c'est moins de 5%.

Pour mettre en œuvre son initiative, CV Keskus a collaboré avec Kantar Emor, une entreprise de données et de conseil d'envergure mondiale. Ensemble ils ont fait des tests avec des techniques de «nudging» censées entraîner un changement de comportement. Ils ont, d'une part, envoyé des courriels automatisés aux employeurs, dans lesquels des experts chevronnés du recrutement vantaient les atouts de la mention des salaires, notamment que le nombre de candidatures augmenterait en moyenne de 66%. D'autre part, ils ont montré ce que les entreprises risquaient de rater en n'indiquant pas le salaire dans l'annonce: quand des candidats expérimentés ne prennent connaissance du niveau de salaire qu'au moment de l'entretien d'embauche, le risque existe qu'ils retirent leur postulation. «Ces derniers mois, nous avons ainsi augmenté le nombre d'offres avec mention du salaire à 34%. Mais il y a encore du chemin à faire», détaille Henry Auväärt, Head of Marketing chez CV Keskus et responsable de cette initiative.

Un flyer met en évidence les avantages de l'indication du salaire.

Groupe Ringier

Sélection de photos

Schweizer Illustrierte Photo: Nicolas Righetti, rédaction photo: Nicole Spiess
La journaliste Silvana Degonda a dû patienter deux ans pour obtenir un rendez-vous avec Fabiola Gianotti. La physicienne italienne dirige depuis 2016 le CERN, à Meyrin, qui abrite le plus puissant accélérateur de particules du monde et se voit confronté – à l'instar de tant d'entreprises – à des défis tels que la hausse des prix de l'électricité, les coûts plus élevés des matières premières et les pannes dans les chaînes d'approvisionnement.

Interview by Ringier Photo: Régis Golay (Federal Studio), production: Susanne Märki
Sportif de pointe et politicien de pointe: Roman Josi joue au hockey sur glace avec les Nashville Predators et passe pour le meilleur défenseur du monde. Le conseiller fédéral Guy Parmelin est un de ses grands supporters. Ils se sont rencontrés dans les gradins du Club des patineurs de Berne où a commencé la carrière du Bernois dans le hockey.

Bolero Photo: James Robjant, production: Susanne Märki, rédaction: Miriam Dembach
La galerie photo de l'édition d'octobre a été réalisée au centre de Londres. Le mannequin porte ici une robe et un manteau signés Max Mara. Il pose devant la Banque d'Angleterre.

Bilanz Photo: Oliver Nanzig, direction artistique: Wernie Baumeler, production: Cara Anne Specker
Le portfolio luxe de «Bilanz» est paru fin octobre. La série se compose de sept objets de luxe mis en scène sur des arrière-plans colorés faits de verre soufflé.

Blick Photo: Ștefan Borer, rédaction photo: Fotoredaktion Blick, rédaction: Anastasia Mamonova
L'été 2022 fut extraordinairement sec et chaud. Près de Bad Ragaz, le lac de Giessen n'est plus qu'un marigot, tandis que, à quelques mètres de là, grâce à l'arrosage, le gazon du golf demeure vert tendre.

Libertatea Photo: Vlad Chirea, rédaction photo: Mihaela Radu et Ion Mates
Une petite fille se lave au robinet public du quartier rom de Sumuleu Ciuc. Elle est une protégée de Csata Orsola qui, après un terrifiant incendie, a accueilli les plus jeunes victimes, leur dispense un enseignement, les incite à faire du sport et aimerait les accompagner «jusqu'à l'université», a-t-elle raconté à la journaliste Diana Mesesan.

LandLiebe Photographie: Catherine Gailloud, rédaction photo: Martin Müller
Cette superbe chambre à coucher fait partie d'une propriété située sur une petite île du lac Léman. Elle est née en 1880, lorsqu'un ingénieur a songé à faire des matériaux d'excavation de la nouvelle ligne ferroviaire proche un modeste monticule dans l'eau. Vingt ans plus tard, une somptueuse villa y a été construite, qui est toujours habitée et ne peut être ralliée qu'en bateau.

Le **bon**

Andreas Hauser, 39 ans, est un pirate éthique et gagne sa vie avec ça. Il est mobilisé par l'entreprise IT Bug Bounty Switzerland, qui travaille aussi désormais pour le Groupe Blick. Quand il déniche une erreur (bug) dans un système IT et annonce la faille de sécurité, son entreprise touche un dédommagement («bounty»).

Interview: Nina Huber | Photo: Stefan Bohrer

Andreas Hauser apprécie de pouvoir travailler de manière autonome à la maison.

Andreas Hauser, vous êtes un hackeur éthique. Est-ce vraiment un métier?
J'ai longtemps ignoré que l'on pouvait légalement gagner sa vie avec le piratage. Quand j'ai lu quelque chose à ce sujet, ma décision fut vite prise. J'œuvre depuis 1999 comme informaticien, technicien système et je programme beaucoup. Mon intérêt pour le hacking a toujours été grand, même quand j'étais enfant.

Peut-on vivre du hacking?
Désormais on peut. Quand on a atteint un certain niveau comme pirate professionnel, on est sollicité par les entreprises elles-mêmes. Il existe des mises au concours publiques où tout le monde peut participer et d'autres, privées, auxquelles seuls certains hackeurs peuvent prendre part.

Ce qui signifie que vous cherchez des failles en même temps que d'autres chasseurs?
Tout juste. Il y a une certaine concurrence entre nous, mais c'est surtout une course contre le temps: pour gagner le «bounty», il faut être le premier à dénicher la faille.

En moyenne, ça vous prend combien de temps pour trouver une erreur?
C'est très varié. Parfois il ne me faut qu'une demi-heure pour découvrir quelque chose d'important. Ensuite, je travaille une semaine entière sans rien dénicher. Il faut un peu de flair pour remarquer où la recherche pourrait payer.

Avez-vous déjà trouvé des choses chez Blick?
Oui, il s'agissait d'un «cross-site-scripting»: un hackeur pouvait chiper un compte et accomplir certains gestes à la place de son détenteur.

Etes-vous fier d'être un pirate?
Je suis plutôt fier de pouvoir me débrouiller comme indépendant. Cette année, j'ai été invité à Paris pour un événement de hacking live qui a duré plus de trente heures. De grands écrans affichaient ce qui avait été déniché. L'atmosphère était cool, je me suis senti comme dans un film.

A quel point estimez-vous probable que le cyberterrorisme paralyse la planète?
C'est parfaitement réaliste. Je vois le plus grand danger dans le phishing. On devrait se montrer extrêmement circonspect avec les courriels qu'on reçoit.•

«Les sites web sont un des plus importants moyens par lesquels nous communiquons avec nos clients et un objectif de prédilection pour les hackeurs. En collaborant avec les spécialistes éthiques fiables de Bug Bounty pour dénicher les failles de sécurité sur nos sites, nous pouvons nous assurer que de telles erreurs sont corrigées avant que de vrais pirates ne tentent de les exploiter.»

Tyrell Sassen
Group Chief Information Security Officer
chez Ringier AG

Combattre les **cyberattaques**

Outre les programmes de Bug Bounty, Ringier prend toute une série d'autres mesures de sécurité pour se protéger des cyberattaques. Notamment les trois suivantes:

1. L'outil de sécurité CrowdStrike. Il reconnaît à leur comportement les logiciels malveillants et les bloque.

2. La solution d'identité numérique Okta. Les collaborateurs ont accès à Ringier et aux services de cloud par un nom d'utilisateur et un mot de passe uniques. Grâce à l'authentification multifactorielle, un hackeur ne peut pas pénétrer dans le système même dans l'hypothèse où il connaîtrait le mot de passe.

3. E-learnings et simulations de phishing. Au gré d'entraînements par vidéo, les collaborateurs apprennent comment se protéger des cybercriminels. En outre, de faux courriels de phishing leur sont régulièrement envoyés pour les sensibiliser et entraîner leur flair contre le phishing.

A Blick TV, c'est Daniel Egli qui détermine les programmes.

Il tisse des liens

Codirecteur des programmes, Daniel Egli, 34 ans, a contribué à créer Blick TV. Mais d'aucuns le connaissent aussi comme speaker du FCZ.

Texte: Fabienne Kinzelmann
Photos: Thomas Meier, Fabienne Kinzelmann

Dimanche, jour de match au Letzigrund. Daniel Egli, lunettes de soleil et sac de jute, dépasse la queue à l'entrée de la Baslerstrasse et entre directement dans la régie. En chemin, il serre beaucoup de mains. «Ça va?» lui demande l'agent de sécurité Roberto. «Tu es stressé?» questionne une collègue du marketing. «Je ne suis jamais stressé», réplique Daniel en rigolant. A peine une semaine auparavant, il a animé un atelier radio au camp de vacances sportif zurichois de Fiesch (VS): «Je prends toujours une semaine de congé pour ça!» Il débarque tout juste d'un brunch dans ses nouveaux locaux de réunion, le Limmatatelier: «C'est archi-cool, les chefs de partis représentés au Grand Conseil zurichois organisent leur fête de Noël chez nous.» Mais là, ses pensées sont déjà sur le gazon du stade.

Une heure plus tard, quand le FCZ abordera son match contre les Young Boys, Daniel saluera les équipes, lira les noms des joueurs et annoncera les buts. Il est depuis sept ans le speaker du club et officie ici une ou deux fois par mois. «Si je ne faisais pas ça, je serais de l'autre côté, dans le virage sud, une bière à la main.» Est-ce que ça ne fait pas beaucoup, en plus d'un emploi à plein temps à la TV? «Ce qui me bouffe vraiment du temps, c'est mon job», a-t-il coutume de dire.

Tout ce qui est routinier ennuie ce Suisse né au Honduras et élevé au Guatemala jusqu'à l'âge de 11 ans. Après l'école secondaire, il a jonglé

Mobilisé le dimanche au stade du Letzigrund où il officie comme speaker du FCZ.

entre un stage à la «Limmattaler Zeitung» et une collaboration à Radio 1. Pendant ses études en médias audiovisuels à la Haute Ecole d'art de Zurich, il travaillait en parallèle pour Radio Top, où il a fait la connaissance de Sandra Fröhlich, qui dirige aujourd'hui les programmes avec lui. C'est sur sa recommandation que Jonas Projer l'a ensuite débauché de Radio 24 comme chef de l'information. «Mais dès le début j'ai fait de la planification et Blick TV a aussi complètement changé.» Il a contribué à intégrer la nouvelle équipe TV à une newsroom de Blick plutôt sceptique, tissé des liens entre ses troupes vidéo et la rédaction, conçu les campagnes de votation de Blick précédant les dimanches de vote et une masse d'émissions spéciales comme à l'occasion de la mort de la reine.

Son plus grand souvenir? «L'assaut contre le Capitole. C'était particulier, on ne vit ça qu'une fois.» En une heure, toute l'équipe, qui avait en réalité fini de travailler, était de retour au studio. «A posteriori, l'objectif de diffuser live dans les trois minutes peut évidemment être jugé loufoque, avoue Daniel à propos des ambitions initiales de Blick TV. Mais une telle situation de rupture n'est en réalité pas si compliquée: il faut des images et quelqu'un qui commente.» Lors des dernières attaques de missiles sur Kiev, l'équipe était parfaitement rodée depuis longtemps. «Trente minutes plus tard, on avait tout ce qu'il nous fallait. J'étais sacrément fier.»

Maintenant que tout roule, il n'a pourtant toujours pas peur de s'ennuyer. Son prochain projet pointe le bout de son nez: en décembre, Daniel sera papa pour la première fois.

Le lecteur est une **lectrice**

Rédacteur en chef de «L'illustré», Stéphane Benoit-Godet s'engage pour une plus grande diversité et une visibilité accrue des femmes.

Interview: Barbara Halter

«Quand je suis arrivé à «L'illustré», j'étais le plus jeune parmi une majorité d'hommes.»

Stéphane Benoit-Godet, rédacteur en chef de «L'illustré»

Stéphane Benoit-Godet, l'initiative EqualVoice de Ringier démarre désormais aussi à «L'illustré». Où en êtes-vous?

Pour nous, cette initiative est toute neuve mais pas son objet. Quand je suis arrivé en décembre 2020 à «L'illustré» comme rédacteur en chef, j'étais le plus jeune parmi une majorité d'hommes. J'ai trouvé ça bizarre puisque le magazine est lu à 60% par des femmes. J'ai eu la possibilité d'engager de nouvelles jeunes collaboratrices, ce qui est décisif pour un bon mix de la publication. Où que l'on regarde de nos jours, au théâtre, au cinéma ou même dans une bibliothèque, les femmes prédominent partout. Nous avons coutume de dire: «Le lecteur est une lectrice.»

Y a-t-il un débat au sein de la rédaction sur le thème EqualVoice?

Nous parlons beaucoup de diversité, pas seulement de la visibilité des femmes. La composition de la société a changé en Suisse romande. Beaucoup de gens – pensons aux migrants mais aussi à ceux qui sont de la deuxième ou troisième génération déjà – ne lisent pas «L'illustré» parce qu'ils n'en ont pas une idée claire. Nous devons agir là contre.

Comment rendez-vous les femmes plus visibles?

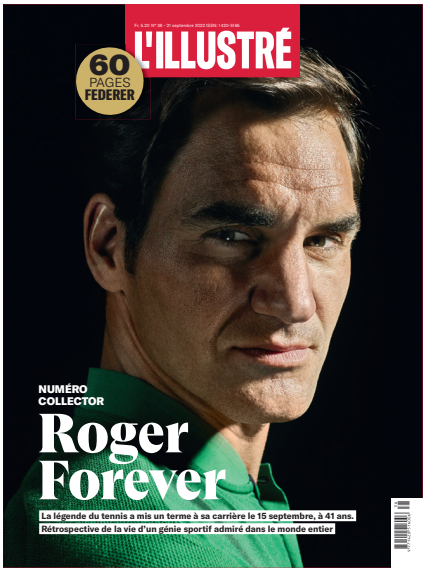
Les femmes doivent être représentées à hauteur de 50% au moins dans le magazine. Dans nos enquêtes, nous veillons à interroger des expertes. Quand tu es journaliste, c'est ton job d'étendre ton réseau et de ne pas appeler par simple réflexe des gens que tu connais déjà. Je suis très fier de notre podcast «Cash ma Queen» sur les femmes et leur rapport à l'argent. En la matière, il y a encore beaucoup trop de femmes qui s'en remettent à leur compagnon. Ce podcast est très bien accueilli et nous avons la Vaudoise Assurances pour partenaire.

L'égalité des genres est donc un bénéfice?

Tout à fait. Le cœur du journalisme est la curiosité. Les jeunes femmes au sein de notre rédaction sont très sensibilisées. Pour moi, en tant que rédacteur en chef, ça fait du bien d'avoir des voix critiques qui disent: «Halte-là, tu ne peux pas faire comme ça!» Je voulais par exemple refaire avec une Suissesse célèbre la fameuse couverture de «Vanity Fair» en 1992, où Demi Moore pose nue, mais avec un «body-painting». J'ai alors dû admettre que, de nos jours, une telle photo ne passe plus.

Au fond, quelle est l'intensité du débat sur les genres en Suisse romande?

Il y a un énorme débat autour de l'écriture inclusive que, personnellement, je trouve parfois très compliquée. D'une part, il est évident que les femmes doivent être mieux représentées par le biais de la langue. De l'autre, cela rend les textes plus difficilement intelligibles. Et c'est un problème pour les 15 à 20% de la population qui ont de la peine à lire. En novembre, notre équipe éditoriale a justement suivi un cours sur ce sujet.



Teamwork

On vous raconte comment les collègues de la Global Media Unit (GMU) conquièrent les cœurs et ce que cela a à voir avec les Sénats.

Photos: Paul Seewer

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

1 **Ladina Heimgartner,** Head GMU et membre du Group Executive Board de Ringier
2 **Patrick Rademacher,** COO GMU
3 **Bernd Volf,** CTO & CPO GMU
4 **Peter Chabrecek,** Head Strategy & Business Development GMU
5 **Nina Siegrist,** Head New Content GMU
6 **Rui de Freitas,** Head Advertising, actif à titre consultatif
7 **Laura Crimmons,** Deputy Head of Audience Development
8 **Aferdita Behluli,** Strategy & Business Development
9 **Corsin Heinzmann,** Strategy & Business Development
10 **Rianne Roggema,** Senior Manager International Markets GMU

Ne figure pas en photo:
Jesse Gage, Project Manager Operations & BI GMU

L'équipe GMU a montré en engagement sans faille lors de la Ringier Collaboration Cup 2022.

Il s'en est fallu de peu pour que Bernd Volf, CTO & CPO Global Media Unit, lave le linge de ses collègues. Mais on en reparlera.
La Global Media Unit (GMU) a été reconfigurée à la fin de 2020 par Ladina Heimgartner, Head Global Media, et Patrick Rademacher, COO GMU. L'objectif de cette unité est d'échanger des connaissances entre les 120 titres du Groupe Ringier par-delà 12 frontières, d'intensifier la collaboration dans l'ensemble du groupe par le biais d'initiatives centralisées et de mettre à disposition des technologies sélectionnées au sein de l'écosystème médias de Ringier. Les marques de médias Ringier en sont renforcées, la transformation numérique et les initiatives de croissance accélérées. En ce moment, le cœur de l'équipe se compose de 11 membres qui ont tous encore d'autres tâches opérationnelles au sein de l'entreprise et qui, pour certains, ne travaillent que très accessoirement pour la GMU.

L'équipe explore également de nouvelles voies pour mieux exploiter les synergies, notamment avec le concept nouveau des Sénats: ce sont de petits groupes fixes composés de cadres de chaque domaine, en principe un par entreprise, par pays ou par marché, qui se voient régulièrement pour discuter des tendances, échanger des idées et mettre en route des projets sur plusieurs marchés, mais aussi pour fixer des directives contraignantes. A l'instar de la composition de la GMU, les Sénats ont été introduits dans tous les secteurs essentiels de la chaîne de valeur de la production des médias: technologie, produit, développement de l'audience, publicité, marché numérique d'utilisateurs, rédaction et désormais Business Development.
Un autre projet important concerne les données 1st Party: elles permettent aux entreprises médias d'améliorer l'expérience utilisateur, parce que les besoins des utilisateurs sont mieux couverts et que des contenus rédactionnels et de la publicité plus pertinents sont fournis. Cette initiative, qui concerne tout le groupe, se subdivise en trois domaines de travail: technologie, produit et monétisation. Ces groupes de travail organisent des discussions thématiques avec leurs collègues de chaque pays. Le projet constitue une véritable collaboration internationale entre 45 participants qui travaillent dans 11 entreprises de 12 pays.

Une véritable collaboration
Des rencontres régulières et des manifestations communes sont bien sûr essentielles à la cohésion de l'équipe. Aussi, en plus d'un Monthly Meeting et de la conférence semestrielle Executive Lab par vidéoconférence, quelques membres de la GMU ont pris part le 21 juin 2022, jour le plus long de l'année, au tournoi de football Ringier Collaboration Cup à Zurich. «La GMU a formé une équipe avec GRYPS, Procurement et OneLog. Ce fut une authentique collaboration!» se souvient Patrick Rademacher. Et comment l'équipe s'en est-elle tirée? «Disons que d'autres équipes ont gagné les trophées et nous les cœurs… Ou du moins nous avons gagné de l'expérience.»
Mais revenons au linge évoqué. C'est une tout autre histoire qui n'a rien à voir avec le football. Lors d'un voyage professionnel, Ladina, Nina, Bernd, Patrick et Peter attendaient à l'aéroport de Vienne quand ils apprirent que tout le trafic aérien vers Zurich était paralysé en raison d'une panne chez Skyguide. Bernd, qui habite Vienne, proposa à ses collègues de passer la nuit chez lui. Y compris d'utiliser son lave-linge pour les effets personnels. Par chance, ils trouvèrent un autre vol vers Bâle et le lavage en commun des sous-vêtements, vu comme une activité de team building, a été renvoyé à une date ultérieure. NH

Retraite estivale pour la rédaction de «LandLiebe». Sur l'écran, Jesse Gage.

Occulté

L'émission «Kulturplatz» de la télévision alémanique sur les recherches de provenance était variée et largement documentée. Et son analyse plutôt claire. Que l'on parle de l'art spolié par les nazis, des squelettes humains du Congo ou des milliers d'œuvres d'art du Bénin, tout doit être documenté à fond et, en principe, restitué. Dans le cas du Nigeria, la justification historique a été fournie immédiatement. «Au cours d'une razzia sans précédent, le royaume du Bénin aujourd'hui situé au Nigeria a été pillé et incendié par les Britanniques en 1897. Voilà près de cent ans que le Nigeria réclame le retour de ses trésors artistiques.» Au terme de cette tranchante analyse, un simple débat sur la restitution des œuvres d'art volées n'est pratiquement plus recevable, ne serait-ce que pour des raisons morales.

Ce n'est qu'au prix d'une transparence absolue qu'on a une chance d'attirer les jeunes dans des musées. Parce que, d'après le commentateur, «ils exigent de la transparence, du dialogue et une voix au chapitre». Question transparence? L'émission aurait dû mentionner que les rois du Bénin étaient de très vilains gaillards qui vivaient du commerce des esclaves, massacraient à qui mieux mieux, aimaient décapiter les vaincus et terrorisaient leurs propres sujets. Et que les raisons des Britanniques pour mener à bien cette razzia étaient tout autres que le vol, parce qu'ils n'imaginaient absolument pas les œuvres d'art sur lesquelles ils allaient tomber. Et c'est pourquoi se font entendre des voix à prendre au sérieux qui s'opposent sur un ton très critique à une restitution au Nigeria.

A l'occasion de la remise du Prix Nobel de littérature à la Française Annie Ernaux, il y a quelques semaines, la presse alémanique ne tarissait pas d'éloges. «C'est enfin une des vraies grandes qui obtient le Nobel», se délectait la «NZZ», tandis que le «Tages-Anzeiger» parlait d'un «choix magnifique». Hormis à la SSR, il n'a été nulle part question de l'antisémitisme d'Annie Ernaux. En revanche, le débat fut tout différent dans les médias allemands, où l'on n'a pas disserté que sur la grandeur de l'œuvre mais aussi sur les reproches d'antisémitisme. Y compris dans la «Bild-Zeitung».

Lorsque, à l'instar d'Annie Ernaux, on signe des lettres demandant la libération d'un terroriste libanais, qu'on appelle au boycott du Concours Eurovision de la chanson à Tel-Aviv et que l'on reproche publiquement à Israël d'être un Etat fondé sur l'apartheid, il est légitime de demander de quelles convictions on parle. Manifestement réveillée en sursaut par le débat dans les médias allemands, au moins la «NZZ» a réagi, tandis que ce fut silence radio dans tous les autres médias. Lorsque ce sont justement les médias qui rappellent expressément à chaque fois qu'ils mentionnent le conseiller national UDC Roger Köppel qu'il a de la compréhension pour Poutine, qui mettent une semaine à aborder de lourds reproches ou ne le font pas du tout, d'un point de vue journalistique l'impression est pénible.

Pourquoi est-il si important de connaître l'ensemble des faits? Parce que la connaissance modifie la perception. Parce que je regarde les œuvres du grand peintre allemand Emil Nolde différemment quand je sais qu'il fut un raciste et un antisémite. Et parce que je catégorise autrement le travail du grand architecte suisse Le Corbusier quand je sais à quel point il soignait ses relations avec le régime fasciste de Vichy et manifestait de claires sympathies pour Hitler et Mussolini.

A la TV alémanique, le chercheur en littérature Jürgen Ritter est allé au fait. «Avec Annie Ernaux, nous constatons peut-être qu'un auteur avisé n'est pas obligatoirement un citoyen avisé.»

Puis-je disjoindre une œuvre des opinions de son auteur? Bien sûr que c'est à tout un chacun de se débrouiller avec la question. Mais lorsque des médias taisent des faits ou des circonstances importants, ce n'est pas seulement du boulot insuffisant: alors les journalistes se rapprochent soudain des activistes.

DOMO – Magazine d'entreprise septembre 2022
Editeur: Ringier AG, Corporate Communications. **Contact:** domo@ringier.ch **Rédactrice en chef:** Nina Huber. **Collaborateurs:** René Haenig, Barabara Halter, Fabienne Kinzelmann. **Traduction:** Gian Pozzy (français), Claudia Bodmer (anglais). **Relecture:** Regula Osman, Kurt Schuiki (allemand), Valérie Bell, Ana Cardoso, Celia Chauvy, Virginie Jaton (français), Claudia Bodmer (anglais). **Design/ Layout/Production:** Julian Metzger. **Impression:** Schellenberg Druck AG. Reproduction (même partielle) uniquement d'entente avec la rédaction. **DOMO** paraît en allemand, français et anglais.

Sans titre, 2014 | © Jana Euler. Photo by Stefan Altenburger Photography Zürich

Jana Euler, née en 1982. Martin Sturzenegger, né en 1982. Jana est en vie. Elle a peint ce tableau. Martin est mort en août. Du cancer. Ils ne se connaissaient pas. Mais ils sont de la même année. Ça me retourne. Martin et moi, nous avons gravi le plus haut sommet d'Iran. 5610 mètres d'efforts et de chance. Il l'a raconté dans un écrit. Moi aussi. Lui dans le «Tagi», moi dans «Tele». Je contemple le tableau de Jana. Voyez-vous le requin, la femme, l'hirondelle? La solution réside dans les montagnes. Martin le sentait. Il y avait souvent fait retraite. Est-ce que vous découvrez les animaux qui folâtrent? Regardez la prairie. C'est un portrait de notre existence: elle brille, elle est florissante, mais des précipices s'y ouvrent aussi. Nous le savons tous. Mais nous l'oublions quand même. Pas Martin. Il en a eu des rappels quotidiens. Moi aussi maintenant. Grâce à Jana.

Sonja Hüsler, journaliste du voyage chez Ringier Axel Springer Suisse, partage ses états d'âme à propos d'une œuvre de la Collection Ringier, à voir en ce moment au Medienpark de Zurich.